

#25 8 jeunes sur 10 croient en leur avenir

- Une enquête exclusive révèle un optimisme important chez les adultes entre 25 et 35 ans.
- Une majorité d'entre eux pense atteindre le niveau de vie de ses parents, voire le dépasser.

Ils ont entre 25 et 35 ans. Sont entrés dans la vie active en pleine crise. On les dit limités à des emplois précaires, contraints de vivre en coloco, de demander de l'argent à papa et maman pour acheter une maison. C'est cette fameuse « génération Y » qui s'autoproclame « génération sacrifiée ».

Mais pas si vite... Une enquête commandée par la Fondation P&V, réalisée par deux sociologues de la VUB, et que nous avons pu consulter en exclusivité, vient de démontrer que les jeunes adultes sont en réalité loin d'être pessimistes. Huit jeunes sur dix estiment en effet qu'à 40 ans, ils auront au moins le même niveau de vie que celui de leurs parents à cet âge. Voir un niveau de vie supérieur, pour quatre jeunes sur dix.

De quoi sérieusement remettre en question l'image d'une génération désabusée et sans avenir...

1 Quels résultats ? L'enquête avait pour objectif de sonder les jeunes adultes, francophones comme néerlandophones, sur leur vision de l'avenir. Mais attention, cette première partie de l'étude (d'autres résultats suivront) ne s'intéresse qu'à l'avenir personnel et non à l'avenir de la société en général. Contrairement aux attentes, les 25-35 ans ne sont pas particulièrement pessimistes,

au contraire. Pour cinq des huit items proposés, une majorité des personnes sondées pensent pouvoir faire mieux que les parents. Confort de l'habitat, façon d'organiser le temps libre, occasions de voyager, niveau de vie en général et même situation financière : autant d'éléments pour lesquels les jeunes pensent qu'ils seront mieux lotis que leurs aînés. En ce qui concerne l'état de santé et le cadre de vie, c'est-à-dire l'environnement direct, le quartier, la « génération Y » est moins ambitieuse : elle se contente d'égaliser le niveau de ses parents.

Un seul des huit items sondés dévoile un pessimisme majoritaire : la sécurité d'emploi.

Les chercheurs ont aussi affiné les résultats selon les caractéristiques des répondants. Ainsi, les jeunes d'origine modeste croient davantage dépasser le niveau de vie de leurs parents. Ceci semble logique mais n'est pas si évident pour autant, comme le souligne le directeur de l'enquête (lire ci-contre). Ensuite, les sondés de confession musulmane sont bien plus optimistes que les libre-penseurs et les catholiques, pratiquants ou non. Enfin, on trouve davantage de pessimistes chez les francophones que chez les néerlandophones (voir les pages 4-6).

2 Est-ce de l'« optimisme irréaliste » ? En réalité, de nombreuses enquêtes sociologiques concluent à un grand pessimisme en ce qui concerne l'avenir de la société, contrasté par un optimisme franc lorsque les gens se projettent dans leur avenir personnel. C'est ce qu'on appelle l'« optimisme irréaliste », comme nous l'explique Bernard Rimé, psychologue spécialiste de la psychologie des émotions : « *Quand on demande aux gens comment ils voient leur avenir personnel, il est*

difficilement imaginable qu'ils ne le voient pas de façon positive. L'humain, pour survivre, est obligé de porter des boucliers de protection contre la réalité brute. » Cette étude ne fait-elle donc que répéter un processus déjà observé à de nombreuses reprises ? Pour le psychologue de l'UCL, « *les résultats sont quand même très étonnants : en dépit de toutes les*

conditions dans lesquelles les jeunes se trouvent aujourd'hui, ce processus persiste. »

3 Est-ce de l'individualisme exacerbé ? Le principe de l'« optimisme irréaliste » consiste donc à considérer que même si la société

est en déclin, ma petite personne, elle, s'en sortira. Est-ce encore exacerbé dans la jeune génération ? Olivier Servais, sociologue spécialiste des jeunes à l'UCL, en fait en tout cas une des caractéristiques « charnelle » de cette génération, qu'il nomme la « génération paradoxale » dans un article éponyme. Un recentrage sur le privé qui inquiète d'ailleurs le chercheur : « *L'insécurité du*

réel entraîne la recherche de réseaux affinitaires pour se sécuriser personnellement. On ne fait plus nécessairement confiance à la société, à l'État pour nous garantir cette sécurité de base. Et donc on désinvestit le public au profit du réseau personnel. Des logiques qui favorisent l'inégalité entre personnes. » Marie-Thérèse Casman pointe également l'effacement de l'action collective, ce qu'elle n'attribue pas uniquement aux plus jeunes : « *On est davantage axé sur sa propre situation et sur les moyens de l'améliorer. Cela distingue notre époque du siècle précédent, au moment où l'action collective était indispensable pour une amélioration individuelle.* »

4 Mais est-ce réellement de l'optimisme ? Reste qu'un jeune sur cinq pense qu'il aura un niveau de vie inférieur à celui de ses parents... Et que faire par ailleurs de tous les jeunes qui pensent avoir à 40 ans un niveau de vie « équivalent » à celui de leurs parents ? Est-ce franchement de l'« optimisme » ? Éternelle question du verre à moitié vide ou à moitié plein... Olivier Servais pose d'ailleurs la question en ces termes : « *Quand arrête-t-on d'être optimiste, et devient-on soit pragmatique, soit pessimiste ? En ce sens n'est-on pas face à une nouvelle définition sociologique de la jeunesse qui s'achèverait en quelque sorte avec la fin de ces illusions "optimistes" ?* » ■

ELODIE BOLOGNE

Demain
Les jeunes musulmans sont-ils plus optimistes que les autres jeunes ?

l'expert « Ils ont été éduqués avec l'obligation d'être optimistes »

METRIEN ELCHARDUS est le président de la Fondation P&V et professeur émérite de sociologie à la VUB. Il a dirigé cette enquête avec Petrus Te Braak, chercheur dans la même université.

L'optimisme général vous a surpris ?

Le niveau d'optimisme personnel est en effet bien plus élevé que ce à quoi je m'attendais. D'autant plus que les jeunes qui ont entre 25 et 35 ans ont été éduqués avec cette idée. C'est également lié à l'individualisme de notre culture. Troisièmement, quand les gens sont interrogés sur leur vie personnelle, ils sont assez raisonnables. Ils font le point sur leur job, leur famille et pas mal de Belges se rendent compte que ce n'est pas si mal. Au contraire, lorsqu'on les interroge sur la société, ils se sentent l'obligation de se distancier et de s'informer. Or on observe que les médias, surtout les plus populistes, offrent une image très pessimiste de la société : délocalisations, désastres écologiques, menaces terroristes, etc. Enfin, il y a peut-être une « exception belge » : nous avons assez bien géré la crise par rapport à d'autres pays.

Comment expliquer cet optimisme surprenant ?

Certaines enquêtes rapportent bien plus de pessimisme. Mais elles ne distinguent pas assez l'avenir de la société et l'avenir personnel. Or, de nombreuses recherches démontrent qu'en règle générale, l'avenir de la société est perçu comme très négatif, tandis que l'avenir personnel, lui, est nettement plus positif. Si les questions ne différencient pas assez ces deux types d'avenir, le pessimisme sociétal l'emporte. Ce que j'appelle les « mythes régnants », à savoir aujourd'hui la crise, la globalisation, la concurrence à l'excès, le désastre climatique, etc. déterminent le discours.

Donc, « la société court à sa perte, mais moi je m'en sortirai ». Cela reste paradoxal...

Quelles conclusions ont particulièrement surpris vous ?

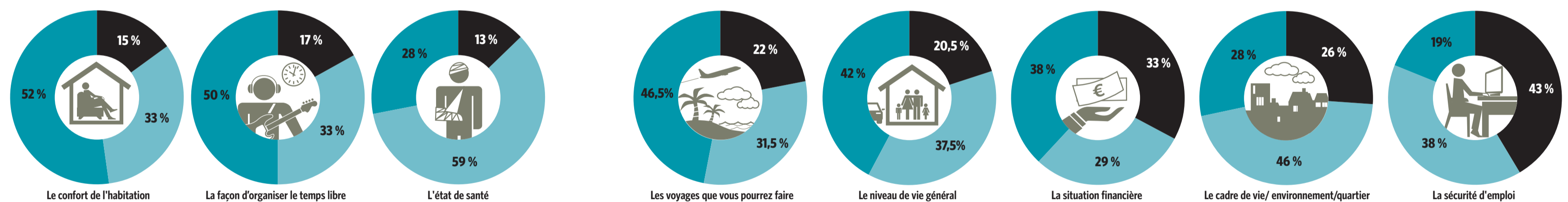
Cet espoir de progrès plus important parmi les jeunes d'origine modeste. Le pays réussit encore à leur donner l'impression d'une société ouverte - même si plusieurs indicateurs, comme l'enseignement par exemple, montrent qu'elle l'est nettement moins qu'il y a cinquante ans. Mais sans doute qu'ils ne conserveraient pas cette image s'ils n'en faisaient pas l'expérience... La Belgique est en tout cas une exception. Dans pas mal d'autres pays, comme les Etats-Unis ou l'Allemagne, ce n'est pas le cas ! D'autre part, un point qui m'a surpris concerne les jeunes issus de l'immigration maghrébine. Même si toutes les études montrent que leur intégration socio-économique n'est pas encore top, ils sont de grands porteurs de cette idée de progrès et sont plus optimistes que les autres.

La notion de progrès est encore fortement liée à des aspects matériels...

Dans un sens, toutes les analyses montrent que le progrès matériel tel qu'on l'a connu ces dernières années, ce n'est simplement plus possible. Mais nous ne sommes pas encore face à une génération qui aurait dépassé la conception du progrès en termes matériels. Même si ceux qui disent que leur situation financière sera meilleure sont moins nombreux que les jeunes qui estiment que leur niveau de vie en général sera plus élevé... ■

Propos recueillis par E.B.L.

Pensez-vous atteindre, à 40 ans, le même niveau de vie que vos parents ?



MÉTHODE

2.000 jeunes Belges
L'enquête, commandée par la Fondation P&V à l'automne 2013 et réalisée par Mark Elchardus et Petrus Te Braak (VUB), se base sur un échantillon, prélevé dans le Registre national, de 6.000 Belges, flamands et francophones, entre 25 et 35 ans. Au final, près de 2.000 questionnaires ont été renvoyés. Les taux de réponse différaient selon les régions : 41,5 % pour la Flandre, 36 % pour la Wallonie et 29,3 % pour Bruxelles. Ce dernier taux étant considéré comme trop faible, les chercheurs ont décidé de regrouper les réponses par communautés linguistiques et non plus par régions.

l'analyse « Génération Y », fantasme médiatique ?

Sacrifiée ! Il y a quelques mois, lorsque nous lançons le projet #25, grande enquête sur la génération des jeunes nés en 1989, c'est d'emblée le qualificatif qui s'imposait chez les internautes : vainement à la recherche d'un emploi, ou enchaînant les jobs précaires sous-payés, et voyants d'opter pour la coloco et contraindre leurs rêves de propriété s'étioler, le moral bouffé par un horizon apocalyptique sur tous les plans, les jeunes adultes clament leur désarroi, entre morosité ou révolte. Et soudain, sous ce ciel qu'on pensait si plombé, l'enquête de la VUB semble presque repousser les nuages noirs à grand renfort de prévisions estivales. Est-ce à dire que cette fameuse « génération Y » n'est rien d'autre qu'une invention marketing, un fantasme médiatique dont l'occurrence répétée a fini par nous convaincre de l'existence ?

Tous les experts se montrent d'emblée particulièrement prudents. « Caractériser l'ensemble d'une génération de façon globale pose des problèmes », défend Marie-Thérèse Casman, sociologue de la famille à l'UCL. Sans doute, de tout temps, une partie des jeunes peut se révéler « désabusée », mais toute une autre partie s'implique dans sa scolarité, puis dans son job, dans sa famille. Une permanence que souligne également Geoffroy Pleyers, sociologue à l'UCL, spécialiste des mouvements sociaux : « On a toujours dit ça, on a toujours parlé de jeunes sans avenir et désabusés. Début des années 90, on parlait plutôt de génération "désenchantée". Mais en gé-

ner question : « Une "génération" correspond souvent à une minorité qui a une grande importance dans la société », décrypte encore Geoffroy Pleyers, qui fait référence à mai 68. Une comparaison qui semble aussi éclairante aux yeux d'Olivier Servais, sociologue spécialiste des jeunes à l'UCL : « La génération mai 68 était à la fois révoltée contre l'autorité de ses prédécesseurs au nom de certains utopies, et en même temps, c'est elle qui a pragmatiquement géré l'existence ». Ce professeur a en outre étudié les aspirations professionnelles de cette prétendue « génération Y ». Sa conclusion : en termes professionnels en tout cas, elle n'existe pas ! « Nous parlons du cliché selon lequel ces jeunes ne sont pas fidèles à leur entreprise, mais plutôt volages. Nous avons été incapables de le prouver ! Notre enquête a montré que les attentes fondamentales sont les mêmes pour les trois générations. » François Pichault parle donc davantage d'une « culture Y » que d'une « génération Y ». ■

E.B.L.

le focus Emploi : pessimistes... ou réalistes ?

Sur les huit items sélectionnés pour mesurer une certaine qualité de vie, un seul comptabilise un résultat clairement négatif : la sécurité d'emploi. 43 % des jeunes interrogés estiment que leur situation sur ce point sera en effet moins favorable que celle de leurs parents. C'est donc le seul registre pour lequel le groupe des « pessimistes » arrive en tête. Le second pourcentage plus élevé de pessimistes concerne la situation financière, où près d'un jeune sur trois considère qu'il sera moins bien loti que ses parents.

Rien de bien surprenant mais, paradoxalement, le pessimisme en lien avec la sécurité d'emploi n'engendre pas automatiquement un pessimisme équivalent en termes de finances. Marie-Thérèse Casman, sociologue de la famille à l'UCL, y entrevoit le soutien financier des parents aux plus jeunes : « Les jeunes de cette génération profitent du fait que leurs parents ont vécu une certaine amélioration de leur niveau de vie. Or, contrairement à

la génération mai 68 qui s'est rebellée contre l'autorité paternelle, les jeunes d'aujourd'hui ont souvent vécu une relation de dialogue avec leurs parents. » Geoffroy Pleyers, sociologue spécialiste des mouvements sociaux à l'UCL, confirme : « Il y a bien une différence importante entre les générations en termes de ressources mais cela ne donne pas lieu à un conflit générationnel. Au contraire, on observe une solidarité très forte dans les familles, l'autre n'entraîne pas nécessairement perte d'argent... ni pessimisme alarmant. « Je parlerai davantage d'un principe de réalité : on intègre le fait qu'on ne fera plus toute sa carrière au même endroit. Pour un certain nombre de jeunes, cela peut être une vision pessimiste, mais pour pas mal de personnes, ce n'est pas spécialement un tort. Ils pensent plutôt : "mes parents se sont fait chier pendant des années dans leur job, moi je ne veux pas de ça !" »

« Je parle d'un principe de réalité ou d'un intégré endroit. » F. PICHULT

de ne plus faire sa carrière de réaliste en droit. F. PICHULT

Jean-François Guillaume, spécialiste en sociologie de la jeunesse à l'UCL, va un pas plus loin et souligne que ces doutes quant à l'avenir professionnel et financier n'entraînent pas l'optimisme en termes de niveau de vie général : « Cela démontre surtout que la qualité de la vie ne passerait plus nécessairement par l'emploi. » Pour le sociologue, l'accentua-

E.B.L.